

# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

23<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 189

Décembre 1905

26, RUE DROUOT (IX<sup>e</sup>)

## NOËL



La Noël aux Anges

PAR AUGUSTE MATISSE

AUGUSTE MATISSE

CE NUMÉRO : PRIX, 3 FR. 50

Abonnement d'un an { France..... 36 francs  
                                  { Etranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid



# Richard-Brasier

"La MARQUE au TRÈFLE à QUATRE FEUILLES"

**Gagnant en 1904 et 1905**

des Éliminatoires Françaises  
et de la Coupe **GORDON-BENNETT**

✂ ✂ ✂

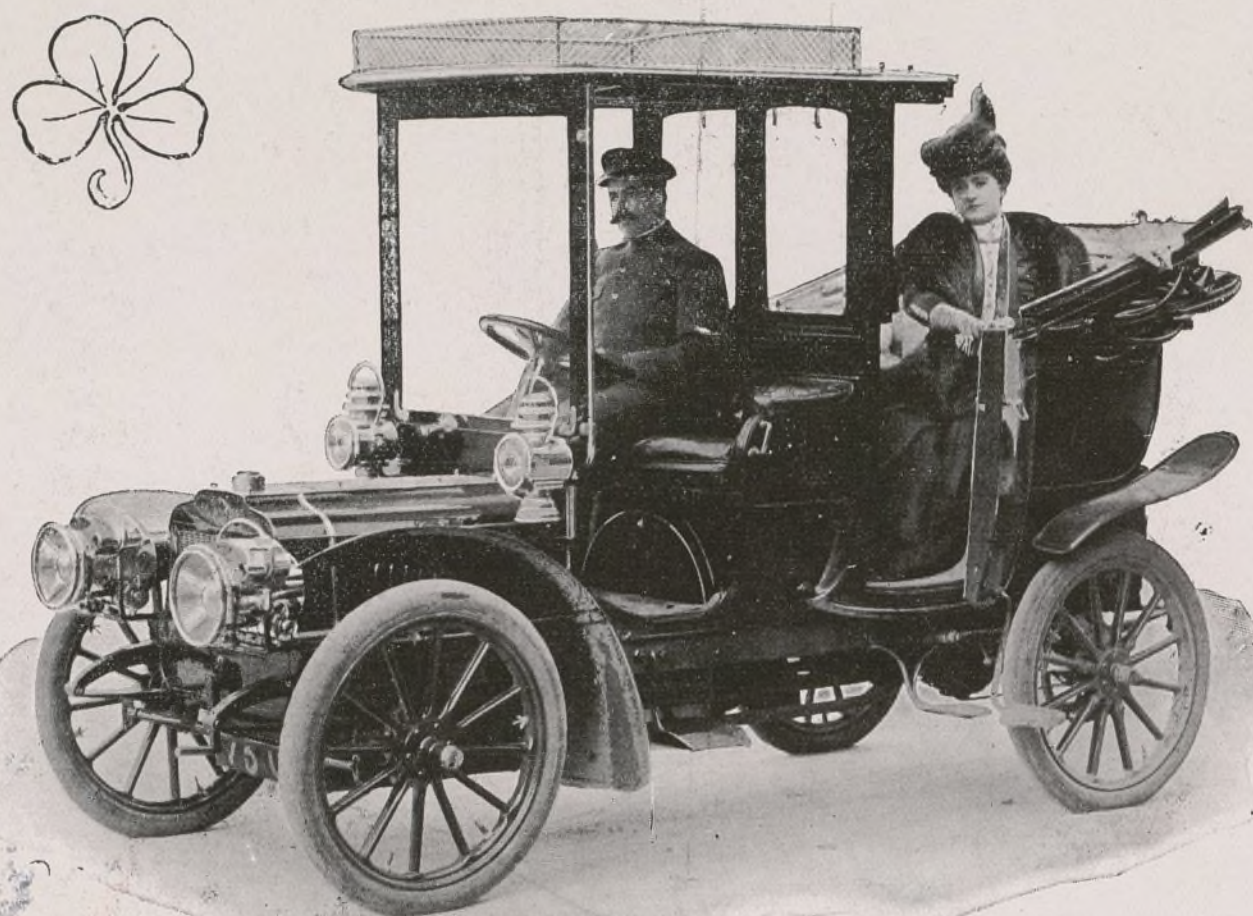
## RECORD DU TOURISME

TOUR de FRANCE des "LECTURES POUR TOUS"

**8335 kilomètres en 30 jours**

AVRIL 1905

✂ ✂ ✂



Société des Anciens Établissements Georges Richard, 23, Avenue de la Grande-Armée — PARIS

Annonce Draeger

Maison  
**MAURICE**

# OUTHENIN-CHALANDRE

MAGASINS D'EXPOSITION :

4, Rue de Chartres, NEUILLY (Porte Maillot) et 32, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

CHEVALIER **GAËTAN DE KNYFF**, DIRECTEUR

Automobiles

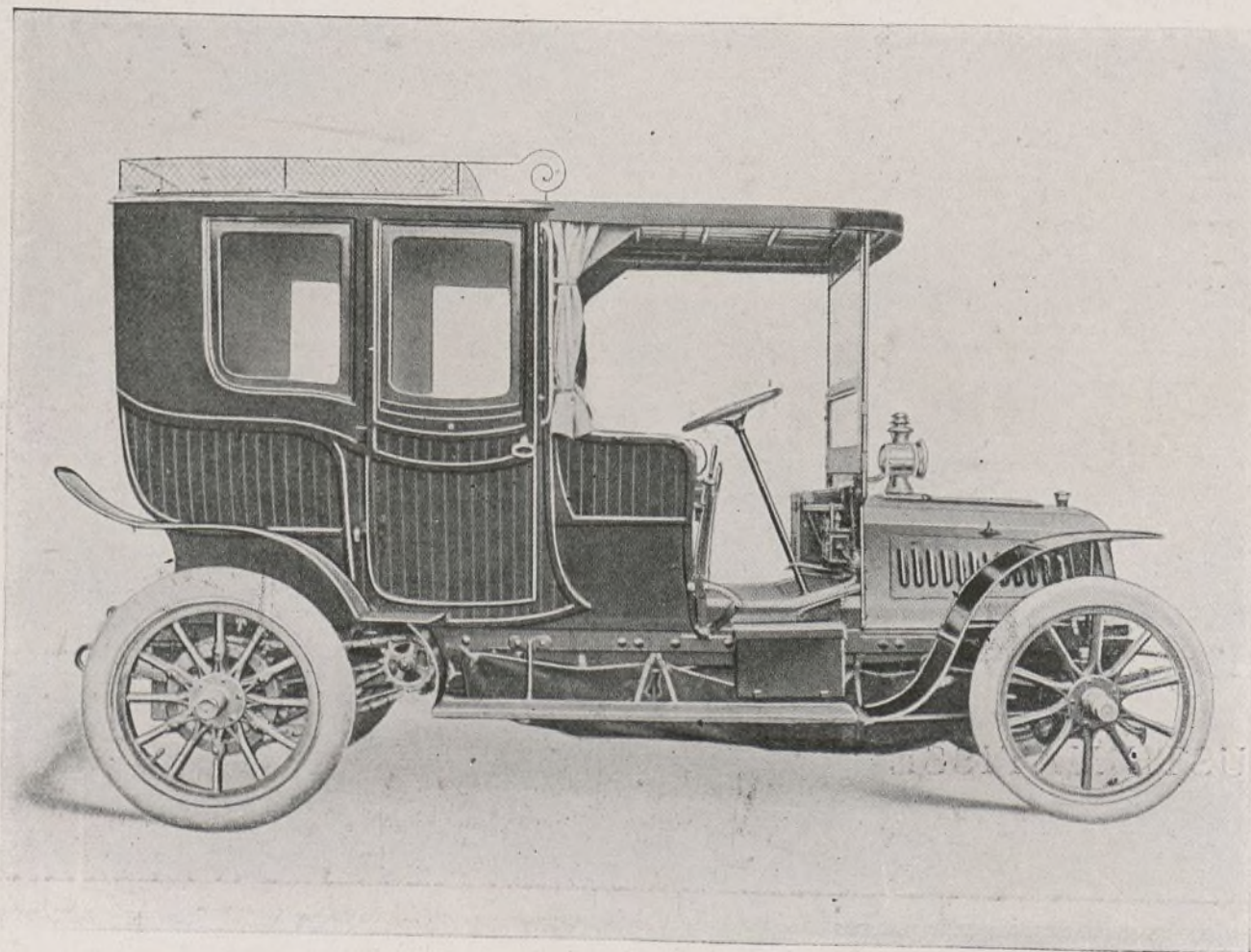
**PANHARD-  
LEVASSOR**

Carrosseries

de Grand Luxe

en tous Genres

Tél. : 538-57  
511-47



(Coupé limousine PANHARD-LEVASSOR)

Automobiles

**RENAULT  
FRÈRES**

Magasin Spécial

d'ACCESSOIRES

et Pièces de Rechange

Tél. : 538-57  
511-47





## Le dégel<sup>(1)</sup>

ILLUSTRATION

DE A. CALBET

NOUVELLE INÉDITE

PAR ANDRÉ THEURIET

de l'Académie Française



EN CE TEMPS-LA — il y a déjà plus d'un quart de siècle — mes parents habitaient dans le quartier des Clouères, à Juvigny, un pavillon dépendant de l'ancienne maison familiale partagée, lors du décès de mon grand-père, entre ses deux fils : Vivant Tupin, mon oncle, et Arsène Tupin, mon père. Même ce partage testamentaire, où l'aîné se trouvait indûment avantagé aux dépens du cadet, avait amené entre les deux frères une brouille déplorable qui menaçait de s'éterniser, car elle s'envenimait depuis tantôt vingt-cinq ans, grâce aux méchants tours que se jouaient mon oncle et mon père, devenus irréconciliables ennemis.

Notre habitation précédée d'un pressoir et d'une vaste *foulerie*, n'était visiblement qu'une annexe de la confortable demeure contiguë. La preuve, c'est qu'au rez de notre cour, une porte massive, pratiquée dans le mur mitoyen, existait encore et avait servi jadis de communication entre les deux logis. Cette porte rébarbative s'ouvrait du côté de l'oncle Vivant et celui-ci la tenait solidement verrouillée, depuis qu'il était entré en possession de son lot. L'annexe était comme écrasée par la grande maison de Vivant Tupin; en revanche, elle s'avancait en équerre sur le fonds voisin; de sorte que les trois pièces du



premier et unique étage prenaient jour sur la terrasse et le clos de mon oncle.

Ayant femme et enfant, mon père Arsène Tupin se trouvait fort à l'étroit dans le pavillon incommode et mal distribué. Quand, chaque matin, il jetait les yeux sur la maison de son aîné, et qu'il contemplait la façade voisine avec ses six larges fenêtres, la terrasse tapissée d'aristoloches et le jardin abondamment fleuri et affrûité, le souvenir de l'injustice paternelle lui emplissait le cœur d'amertume. Sa rancune s'aigrissait d'autant plus que pendant longtemps la propriété de Vivant Tupin était restée inoccupée. Officier d'infanterie, ayant perdu sa femme et placé sa fille au couvent des Dominicaines,

Vivant errait de garnison en garnison et ne revenait au pays qu'à de rares intervalles. Néanmoins, ces absences ne calmaient pas l'irritation du frère cadet; le spectacle de cette grande demeure inhabitée et hermétiquement close nourrissait au contraire ses regrets et sa colère.

Ce fut bien pis, lorsqu'ayant pris sa retraite vers 1878, le capitaine Tupin s'installa définitivement dans sa maison de la rue des Clouères, soigneusement remise à neuf et embellie. Les choses se gâtèrent tout à fait et la mitoyenneté des héritages







donna lieu à de continuelles bisbilles. Les frères ennemis rivalisaient d'ingéniosité pour se rendre désagréables l'un à l'autre. Vivant, agacé par la vue directe de nos fenêtres ouvrant sur sa terrasse, accusait mes parents de passer leurs journées à l'espionner. Il élevait des treillages compliqués, destinés à nous empêcher de plonger chez lui. En revanche, mon père en sa qualité de secrétaire de la mairie était à l'affût des moindres contraventions du voisin aux règlements municipaux et faisait grêler sur lui des procès-verbaux pour défaut de balayage ou d'arrosage. Lors des passages de troupes, très fréquents dans nos départements de l'Est, il accablait Vivant Tupin de billets de logement, sous prétexte qu'il occupait un vaste local et devait payer d'exemple à titre d'ancien militaire.

A cette époque, j'entrais dans mes vingt-deux ans et j'étudiais la médecine à la Faculté de Nancy. Je n'assistai donc pas au début de cette guerre à coups d'épingles. Mais, aux premiers jours de décembre 1879, ayant subi avec succès deux examens et étant un peu fatigué, j'obtins de ma famille la permission de venir me reposer à la maison et d'y rester jusqu'après les fêtes de Noël. — Les gens parlent encore de ce fameux hiver de 1879-1880, qui fut d'une rigueur excessive. La neige commença à floconner le 30 novembre et tomba dru pendant quarante-huit heures. Puis la température s'abaissa extraordinairement et durcit l'épaisse couche immaculée, qui s'était amoncelée dans les rues et sur les toits de ma petite ville. On ne prenait pas la peine d'enlever la neige, on se bornait à la balayer en gros tas devant chaque maison; de sorte que le milieu de la chaussée devenait dangereusement glissant. Le froid vous coupait la figure et vous brûlait les oreilles. Sous l'intensité du gel et le poids du givre, les arbres de la forêt se brisaient comme verre. Chacun se tenait coi dans son logis et ne bougeait du coin de la cheminée.

Dès le lendemain de mon arrivée, je pus contempler à travers mes vitres la laiteuse blancheur des coteaux du vignoble, de la rivière totalement gelée et de nos jardins capitonnés d'hermine.

Un pâle soleil glaçait de rose cette neigeuse étendue. Pour mieux admirer l'éblouissant paysage hivernal, je me hasardai à entrebâiller ma fenêtre. Bientôt mon attention fut attirée vers la terrasse de mon oncle par un singulier spectacle... Sur la neige solidifiée qui couvrait le sol, des oiseaux de divers plumages s'attroupaient et poussaient de petits cris d'appel. Il y avait là des moineaux ébouriffés, d'agiles mésanges, de familiers rouges-gorges et un gros merle noir. Toute cette gent ailée voletait, se trémoussait

et pépiait dans une attente inquiète. A ce moment une des fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvrit et je vis apparaître, emmitouflée dans un châle de laine, une jeune fille de dix-huit ans environ, qui se mit à jeter des miettes de pain et des graines à la bande affamée. En dépit du froid, elle penchait au dehors sa tête nue où frissonnaient des boucles brunes; je pouvais la regarder tout à mon aise et ne m'en privai pas, car je la trouvais très charmante avec son visage allumé, ses vifs yeux noirs et sa mignonne bouche espiègle. La distribution terminée, elle referma prestement les battants de la fenêtre, et la troupe emplumée s'égaya parmi les massifs poudrés à frimas.

Je quittai ma chambre et descendis dans la cuisine où ma mère préparait le café au lait. Je lui contai la jolie scène à laquelle je venais d'assister :

— Tu as vu sans doute ta cousine Colette, dit ma mère en haussant les épaules; ton oncle Tupin l'a récemment retirée du couvent et elle demeure maintenant avec lui... Garde-toi de parler de ça devant ton père; il prendrait mal la chose et nous aurions une algarade à déjeuner...

A l'avenir, pour ta gouverne, ne te mêle pas de ce qui se passe chez les voisins... Cela nous attirerait des désagréments...

En dépit de cette recommandation, le lendemain matin, je me mis aux aguets; à la même heure, le manège de la veille recommença. Je pus m'absorber à loisir dans la contemplation de cette cousine inconnue, et cela dura une semaine entière. Les infranchissables barrières qui nous séparaient donnaient à Colette l'attrait du fruit défendu. La jeunesse aidant et aussi le romanesque de la situation, je devenais pour tout de bon amoureux de ma jolie et mystérieuse parente. Un matin, oubliant toute prudence et sans souci d'attraper un rhume, je poussai les deux battants de ma croisée et je me montrai si ostensiblement que Colette s'aperçut qu'on l'épiait. Vivement, elle referma la fenêtre; les oiseaux s'envolèrent et ni le lendemain ni les jours suivants, elle ne reparut.

\*  
\* \*

Le vent du nord continuait à souffler et le froid devenait de plus en plus âpre. Le thermomètre était descendu au-dessous de quinze degrés. Mais cette température sibérienne n'empêchait pas les gens de Juvigny de songer à se divertir. Nous étions dans la période des petites fêtes qui précèdent celle de Noël : Sainte-Barbe, Sainte-Cécile et Saint-Nicolas; autant de prétextes à banquets et à soirées dansantes. J'aimais le plaisir. Comme on dit vulgairement, « je ne donnais pas ma part aux chats » et je ne







manquais pas une seule de ces sauteries intimes, espérant toujours y apercevoir Colette ; mais je revenais toujours déçu. Vivant Tupin n'avait rien d'un homme du monde et ne se souciait pas de frayer avec ses compatriotes. Il demeurait claque-muré chez lui et ne sortait que le soir pour se promener solitairement par les rues ; si bien que jamais encore je n'avais eu la chance de voir le bout de son nez. Quand par hasard on prononçait le nom de mon oncle, mon père ne se faisait pas faute de déblatérer contre « ce Vivant le mal nommé, qui ne savait pas vivre » ! Il ajoutait avec un ricanement vinaigré :

— On aurait dû l'appeler « Soupe-tout-seul », car il se comporte comme un pingre et un porc-épic... Il a, du reste, les mœurs et l'humeur du hérisson, qui ne sort de son trou que la nuit... En voilà un égoïste qui s'inquiète peu de distraire sa fille !... La pauvre en quittant son couvent n'a guère fait que changer de prison...

Combien la passion nous aveugle !... Tout occupé à débiter son frère, Arsène Tupin oubliait qu'il était aussi casanier et aussi ours que son aîné. Quelques jours après, la municipalité donna un bal de bienfaisance à l'Hôtel de Ville et bien qu'il fût secrétaire de la mairie, mon père refusa net de m'y accompagner. Ma mère, de son côté, souffrant de névralgies, avait renoncé aux sorties du soir ; de sorte que j'allai seul représenter la famille à cette fête de charité.

Quand j'entrai vers dix heures dans la grande salle décorée de plantes vertes et de faisceaux tricolores, de nombreux couples dansaient déjà aux accords de l'orchestre municipal. Dès que la valse eut pris fin, je pus circuler à mon aise et examiner les rangées de jeunes femmes en toilettes claires, enrubannées et fleuries. Tout-à-coup j'eus un sursaut de joyeuse surprise : je venais de reconnaître, dans une encoignure, ma cousine Colette, assise près d'une dame mûre qui semblait lui servir de chaperon. Je la trouvai plus jolie encore que lorsqu'elle émettait son pain aux oiseaux de la terrasse... Elle était simplement coiffée de ses cheveux bruns qui bouclaient naturellement et lui donnaient une physionomie ingénue et piquante. Sa robe de crêpe blanc, décolletée en carré, n'avait pour tout ornement qu'un petit bouquet de violettes, attaché à la ceinture. Avec ses vifs yeux noirs, son teint de fleur de pommier, sa bouche espiègle, elle faisait songer à la fraîcheur mouillée d'une verdissante matinée d'avril.

L'orchestre joua la ritournelle d'un quadrille. J'avais grande envie d'inviter ma cousine, mais un

scrupule me retenait cloué au parquet : nos familles étant ennemies, je m'exposais à un refus mortifiant, au cas où Colette me reconnaîtrait. Déjà la plupart des danseurs avaient choisi leur danseuse ; les jeunes gens passaient devant ma jolie cousine comme devant une étrangère et ne songeaient pas à l'inviter. Allait-elle donc rester sur son banc et faire tapisserie ni plus ni moins qu'une vieille fille ou un laideron ?... Non, ç'eût été trop cruel !... Je n'hésitai plus, je traversai la salle et m'inclinant devant Colette, je balbutiai gauchement mon invitation. Elle me regarda, rougit et ses lèvres esquissèrent une moue indécise... Cela ne dura que quelques secondes... Elle se leva, déposa son éventail entre les mains de son chaperon et accepta mon bras...

J'étais si content de ce dénouement que j'emmenai Colette sans remarquer l'étonnement et les chuchotements des bonnes dames échouées sur les banquettes du second rang. Elles nous lorgnaient curieusement, et leurs yeux écarquillés semblaient dire : « Tiens, tiens !... Martial Tupin danse avec sa cousine ?... Voilà du nouveau... Les parents sont pourtant à couteaux tirés... »

Nous ne nous doutions guère de cet éveil de curiosité et nous entamions la première figure, — un peu gênés tout de même et gardant le silence. — Au repos qui suivit la chaîne des dames, je résolus de rompre la glace :

— C'est la première fois que vous venez au bal, mademoiselle ?

— En effet, monsieur, répondit-elle, je sors du couvent et ma marraine a bien voulu m'emmener à cette fête où je ne connais personne.

— Si je ne me trompe, ajoutai-je, nous sommes voisins et je vous ai aperçue un matin à votre fenêtre ?

Un malicieux sourire retroussa les coins de sa bouche :

— Vous ne vous trompez pas et je me rappelle que vous m'avez surprise en train de distribuer la pâture à mes oiseaux...

Je ne vous engage pas à vous en vanter... Vous savez, comme moi, que nos parents sont brouillés.

— Oui... Mais les enfants sont-ils donc obligés d'épouser les querelles de leurs pères ?...

Pour ma part, je trouve cela fort injuste et je tenais à vous le dire, ma cousine ; c'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous inviter.

— Je pense comme vous, mon cousin, et au risque d'être grondée, j'ai accepté votre invitation...

La pastourelle interrompit cette délicate explication. Après le galop et en reconduisant Colette à sa place, je murmurai d'une voix fort émue :





— Je bénis ce bal qui m'a permis de causer avec vous, ma cousine... Oserai-je vous demander de m'accorder encore une valse ?

— Soit ! répliqua-t-elle d'un petit ton décidé, mais un peu plus tard dans la soirée...

La valse promise arriva enfin et j'eus de nouveau la joie de sentir sous mon bras la taille fine et souple de ma gentille cousine. Nous partîmes, délicieusement bercés par le rythme câlin de la musique. Nous ne semblions pas toucher terre ; un voluptueux tourbillon nous emportait vers un pays de rêve et d'éblouissement. Je me croyais très loin de la bourgeoise salle des fêtes avec ses drapeaux tricolores et ses maigres plantes vertes ; mes yeux fascinés ne voyaient plus que l'attrait figure de Colette et la tête me tournait... Dans le mouvement rapide

de la valse, le bouquet de Colette se détacha de son corsage et je me précipitai pour le ramasser. Je le respirai un instant, je me grisai de l'odeur plus pénétrante des fleurs fanées et je suppliai :

— Donnez-le moi !

Elle s'arrêta, palpitante, laissa les yeux et répondit confuse :

— Je vous en prie, rendez-moi mes violettes... Elles sont devenues trop laides !... A quoi cela vous servirait-il de les garder ?...

— Elles me rappelleront une heureuse soirée et je les conserverai comme des reliques...

Sans avoir égard à ses protestations, je cachai les violettes au fond de la poche de mon habit et la valse nous reprit dans son vol...

Ce fut notre dernière danse. Au coup de minuit, Colette quitta la salle de bal en compagnie de sa marraine et disparut comme la Cendrillon du conte de fées.

\*  
\* \*

Dans les petites villes désœuvrées le moindre incident prend des proportions épiques. Le lendemain, mon empressement auprès de la fille de Vivant Tupin défraya les conversations de la société bourgeoise. En passant de maison en maison, la nouvelle s'embellissait et s'exagérait. On prétendait que j'avais fleureté toute la soirée avec Colette. Les uns louaient, les autres blâmaient. « Il a eu raison, s'écriaient les âmes bienveillantes, d'inviter sa cousine ; cela mettra peut-être fin à l'absurde inimitié des deux frères... — Ils ont eu tort, rispostaient les gens sévères, et ils ont agi inconsidérément en faisant fi des défenses paternelles... mais aujourd'hui

les enfants ont perdu la notion du respect et de l'obéissance... »

Ces propos devaient fatalement arriver aux oreilles de nos parents. Ma mère hochait la tête, tout en inclinant à l'indulgence ; mon père, lui, m'accabla d'ironiques sarcasmes :

— Il paraît que tu t'es posé en chevalier redresseur de torts et que, pendant tout le bal, tu as été pendu aux jupes de ta mijaurée de cousine !... A ton aise, mon fieu, mais tu en seras pour tes frais... Vivant Tupin a la rancune chevillée au cœur ; d'ailleurs il sait fort bien que je ne lui pardonnerai jamais sa vilénie !... Si tu ne partages pas les façons de penser de ton père, tant pis pour toi, monsieur le don Quichotte !

Il connaissait, en effet, mieux que moi l'intraitable caractère de mon oncle. Dès qu'il apprit l'histoire du bal, Vivant Tupin fut saisi d'une colère rouge et ne ménagea pas les reproches à la pauvre Colette. Il y eut entre

le père et la fille une scène pénible, dont la vieille gouvernante du capitaine raconta les détails à notre bonne, qui nous les rapporta tout chauds. Après s'être soulagé par une enfilade de jurons, l'ancien troupier avait saisi sa fille par le bras et l'avait conduite devant la massive porte close qui communiquait jadis avec notre logis :

— Tu t'es laissé embobeler par le fils du voisin, s'était-il écrié, bon pour une fois !... Mais à l'avenir, sois moins bécasse et tâche d'ouvrir l'œil... Tu vois cette porte ? Je

l'ai condamnée il y a vingt-cinq ans pour ne plus avoir de rapports avec les gens d'à-côté... Depuis ce temps je n'ai pas adressé la parole à mon pékin de frère et je ne connais pas même de vue son rejeton... Règle-toi là-dessus en ce qui concerne ton cousin... Ferme lui ton cœur aussi impitoyablement que j'ai verrouillé ma porte... Sinon, je te renie pour ma fille !

Le récit de cette algarade redoubla l'amère rancœur de mon père et me désola. J'adorais Colette, je comprenais que toute espérance de la revoir était illusoire désormais, et cette pensée me mettait le cœur en deuil...

\*  
\* \*

A quelques jours de là, les routes étant un peu mieux frayées, j'allai promener ma tristesse dans les bois qui avoisinent Juvigny-haut. Il gelait toujours dur, mais le baromètre se maintenait au beau fixe et je goûtais un plaisir mélancolique à sentir la neige craquer sous mes pieds. Comme je m'en revenais par la rue du Tribel, je m'accoudai un moment à l'ancien mur de ville qui domine Juvigny-bas.





Le soleil d'un rouge cerise s'enfonçait derrière le coteau de l'Hormicey et allumait comme des brasiers les fenêtres d'en face. Du côté de l'Est, les bois s'embrumaient d'une vapeur violette et des fumées montaient toutes droites au-dessus des toits neigeux.

Je cherchais à distinguer le faite du logis de Colette. Je me plaisais à l'imaginer rêveuse, le front contre la vitre et contemplant ainsi que moi la blancheur laiteuse des coteaux. Je me remémorais la douce soirée du bal et je me lamentais sur cette trop brève félicité qui, pareille aux fumées des toits, s'était envolée pour ne plus jamais revenir... Le crépuscule embrouilla bientôt le paysage hivernal et je me remis en marche. En décembre la nuit tombe vite; le ciel s'enténébrant déjà quand je commençai à dévaler la pente déclive de la côte du Collège. Il faisait très mauvais marcher, aussi le quartier était désert; il n'y avait d'autre passant que moi et un grand gaillard encapuchonné, qui me précédait et descendait d'un pas vif et rythmé la côte glacée. « Mazette! songeais-je à part moi, voilà un particulier qui a le pied solide et ne semble pas se soucier des glissoires taillées par les gamins de l'école!... » J'achevais à peine cette réflexion, quand, patatras! je perçus le bruit d'une chute accompagnée d'un juron retentissant. Ayant hâté le pas, j'arrivai près de l'homme qui gisait étendu de tout son long et à demi étourdi.

— Vous êtes-vous blessé? demandai-je à l'inconnu.

— Sacrédié, j'espère que non! bougonna-t-il.

Je l'aidai à se relever, mais à peine eut-il posé les pieds sur le sol qu'il poussa un grognement plaintif :

— Aïe!... Je crois tout de même que j'ai reçu un atout.

— Essayez de plier les genoux... Rien aux articulations?

— Non les jointures manœuvrent proprement... C'est la patte gauche qui est endolorie.

— Demeurez-vous loin?

— A cinq minutes.

— Pensez-vous pouvoir aller jusqu'à chez vous en vous appuyant sur mon bras?

— Je ne suis pas une poule mouillée et, avec votre aide, je suppose que je traînerai ma guibole jusqu'à mon domicile.

Il s'accrocha à mon bras et nous nous mîmes en route assez péniblement. Il n'était pas douillet, en effet; néanmoins il souffrait. Cela se devinait aux contractions de son visage moustachu et aux sourds jurons qu'il poussait par intervalles. Il m'indiquait la direction à prendre et, chose curieuse, cette direction était celle de

mon propre quartier. Mon étonnement se changea bientôt en une inquiète stupéfaction quand je vis mon homme s'arrêter devant la porte de Vivant Tupin.

— Me voici rendu; grommela-t-il, ça n'est pas trop tôt... Merci, jeune homme, et bonsoir!

Plus de doute! l'inconnu n'était autre que mon oncle... Un frisson m'effleura la peau du dos, tandis que le patient introduisait son passe-partout dans la serrure... Je me sentais fort troublé, toutefois je résolus de pousser l'aventure jusqu'au bout :

— Je ne vous abandonnerai pas ainsi, déclarai-je... Je suis un peu chirurgien; permettez-moi d'examiner le membre malade et de vous dire si nous avons affaire à une lésion ou à une simple foulure...

— Soit! acquiesça-t-il, car le pied me fait grand mal. Nous avons pénétré dans un couloir obscur et Vivant Tupin criait :

— Virginie, Colette, éclairez-nous, et plus vite que ça!

Le cœur me battait très fort à la pensée que j'allais me trouver face à face avec Colette et je me demandais comment tout cela finirait...

Mais personne ne répondit à l'appel de mon oncle :

— Nom de nom de nom! grommelait-il, pas de chance!... Je me rappelle maintenant qu'elles sont au chaquet et ne doivent en revenir qu'à six heures... Enfin, à la guerre comme à la guerre!... Nous trouverons dans ma chambre de quoi faire de la lumière...

Je le suivis à tâtons et nous gagnâmes une pièce où un vaste brasier rougeoyait dans l'âtre. Il frotta une allumette, l'approcha des bougies garnissant la cheminée et soudain la chambre s'éclaira. Je pus alors contempler à mon aise ce terrible oncle Vivant, dont j'avais entendu dire pis que pendre. Il avait des cheveux crépus grisonnants, un front têtue, un visage osseux,

couleur brique, que sabraient deux moustaches rousses et où pétillaient deux petits yeux rageurs. Pendant ce temps il se débarrassait de sa cape et s'étendait en geignant sur une chaise longue, à l'étoffe éraillée.

— A vos ordres! s'exclama-t-il d'une voix de commandement, puisque vous êtes du métier, regardez ma patte et dites-moi si je suis sérieusement éclopé.

Je le déchaussai. Ce ne fut pas une petite affaire, car le pied s'était engorgé. Je dus couper l'empeigne du brodequin et le tissu de





la chaussette, cependant que mon patient jurait comme un païen. Enfin je pus palper le membre mis à nu. Je constatai une déchirure des ligaments et des parties molles de l'articulation :

— C'est une entorse, déclarai-je.

— Bougre de bougre!... Alors je vais être cloué dans mon *pieu* pour des semaines!... Me voilà propre!

— Rassurez-vous... C'était bon autrefois, mais aujourd'hui nous traitons l'entorse par le massage et nous obtenons ainsi une guérison rapide. Laissez-moi faire, je réponds de vous mettre bientôt sur pied... Ah! il me faudrait des bandes; avez-vous ici de vieilles serviettes?...

— Pas besoin... En ma qualité d'ancien troupier, je possède une boîte de pharmacie où vous trouverez de la charpie, des bandes et tout le tremblement... Ouvrez l'armoire... Là, à main gauche... Vous y êtes?...

Quand j'eus préparé les bandes, je prévins mon oncle que l'opération du massage serait courte, mais assez douloureuse.

— Allez toujours, répliqua-t-il, ça me connaît.

Des deux mains je commençai à pétrir la partie lésée. Vivant ne pipait pas. Un peu pâle seulement, il se bornait à serrer les dents sans dire ouf!... Quand tout fut en ordre et que j'eus bandé très étroitement le pied foulé :

— Là, murmurai-je, ayez soin de maintenir votre pied immobile et de garder la position horizontale... Dans vingt-quatre heures vous pourrez marcher... modérément.

— Je me sens déjà mieux; je n'ai plus d'élancements à la cheville... C'est miraculeux et je vous dois une fière chandelle... Habitez-vous Juvigny?

Nous en étions là de notre conversation quand nous ouïmes des pas et des éclats de voix féminines dans le couloir.

— Colette! héla Vivant Tupin.

Elle entra presque aussitôt. Très ému, je tournai le dos à la porte et me dissimulai dans la pénombre; mais elle n'eut d'yeux que pour son père étendu sur la chaise longue, jambe nue et le pied bandé :

— Bon Dieu, papa, gémit-elle, effrayée, que vous est-il arrivé?

— Aie pas peur, fillette, ce n'est rien... J'ai glissé et j'ai attrapé une entorse, qui est déjà à moitié guérie, grâce au brave garçon ici présent... Tu peux le remercier... Sans lui, je ne sais comment je m'en serais tiré.

— Oh! monsieur, murmura ma cousine encore un peu tremblante, combien je vous suis reconnaissante!

Force était de me montrer. Je me retournai en saluant gauchement, et alors elle me reconnut :

— Ah! bégaya-t-elle, abasourdie, c'est vous, monsieur Martial?...

Vivant Tupin se dressa sur son séant :

— Martial! répéta-t-il... Tu connais donc monsieur?

— Naturellement, papa... puisque c'est avec lui que j'ai dansé au bal de la Ville...

— Tonnerre! s'exclama Vivant, soudain rentrogné... Alors vous êtes le fils d'Arsène Tupin?

— Hélas! oui, mon oncle...

— Il n'y a pas d'oncle!... Dans les termes où je suis avec votre père, le mot est dérisoire... Comprenez-vous?...

J'admets votre intervention quand vous m'avez ramassé au bas de la côte, puisque nous étions des inconnus l'un pour l'autre; mais lorsque vous m'avez vu entrer ici, il n'y avait pas d'erreur, et vous auriez dû songer qu'en pénétrant chez moi, vous commettiez un abus de confiance!...

— Je n'ai songé qu'à une chose, répondis-je bravement, c'est que dans l'état où vous étiez, j'avais à remplir un devoir d'humanité, qui l'emportait sur toute autre considération...

— Possible... Je vous ai remercié de vos bons offices, partant quitte... Vous êtes le fils d'Arsène Tupin; cela change tout... Vous avez entendu, jeune homme, et maintenant rompez!

Colette me regarda avec un tendre apitoiement et ne put réprimer un mouvement de réprobation. Mon oncle s'en aperçut et ajouta rudement :

— Colette, fais-moi le plaisir de sonner Virginie!

Elle obéit en baissant la tête et, l'instant d'après, la vieille bonne apparut, effarée :

— Virginie! cria Vivant Tupin, comme s'il commandait encore sa compagnie, reconduis monsieur!... Serviteur, jeune homme, serviteur!

Je suivis la servante qui m'éclaira sans mot dire jusqu'à la porte de sortie, dont le battant retomba lourdement derrière mon dos, et je me retrouvai ahuri, profondément mortifié, dans la nuit noire et glaciale...

\* \*

L'avant-veille de Noël une dépression atmosphérique survint; le vent sauta du nord au sud-ouest. La neige commençait à fondre lentement, quand une pluie diluvienne, le lendemain, acheva la débâcle. A Juvigny, où les toitures ont contre toute logique une pente très faible, les soudains dégels deviennent une calamité







*Appartient à MM. Chaine et Simonson*

*Reproduction interdite*

SÉRÈNE. — Peinture de HENNER









publique. La neige amassée pendant des semaines et durcie dans les interstices des tuiles rondes, puis brusquement dissoute par les averses, s'obstine malignement à se filtrer à travers les lattes au lieu de s'écouler dans les chéneaux. — Cette fois dans tous les logis où l'on s'appêtait à fêter gaîment le réveillon, ce fut un désastre : les gouttières multipliées transformaient les toits en de vastes parapluies percés, d'où l'eau inondait les greniers, traversait les plafonds et se répandait en cascates sur les marches des escaliers. Partout on entendait les lamentations des ménagères affairées à éponger les planchers et à placer sous les gouttières des seilles aussitôt remplies que vidées.

Pendant cette commune perturbation, Vivant Tupin se chauffait les mollets devant une claire flambée de bûches de hêtre et se félicitait intérieurement d'avoir, l'année précédente, remplacé l'ancienne toiture par une charpente neuve et une imperméable couverture d'ardoises. Tout en fumant sa pipe, il démontrait à Colette et à Virginie les avantages de l'ardoise sur la tuile ; même il se gaussait de l'imprévoyance routinière de ses compatriotes et en faisait gorge chaude, ce qui indignait sa gouvernante :

— Vrai, s'exclamait cette dernière, vous êtes par trop égoïste, *monsieur*, de rire ainsi du malheur des autres!... Vous devriez montrer plus de charité chrétienne pour ceux de vos voisins qui n'ont pas les moyens de se payer une toiture neuve. Sans aller bien loin, si vous songiez aux tracas de votre belle-sœur M<sup>me</sup> Arsène, ça vous attendrirait peut-être le cœur. Tout est sens dessus dessous chez elle ; l'eau du ciel gicle dans les chambres comme par les trous d'une écumoire... Si la pluie continue, ils seront *tourjours* obligés de coucher à l'auberge... En voilà qui passeront tristement la veillée de Noël!...

— Pauvre gens, soupirait à son tour Colette, je les plains...

— Fichez-moi la paix ! répliquait mon oncle agacé... Vous feriez mieux d'aller à votre cuisine vous occuper du souper du réveillon. Quant aux Arsène, leurs affaires ne regardent ni vous ni moi. Assez de bavardage et débarrassez-moi le plancher...

Il tortillait rageusement sa moustache — signe d'orage. Ce que voyant, la servante et la jeune fille battirent prudemment en

retraite et Vivant resta seul devant son feu.

Sa pipe s'était éteinte ; il en secoua la cendre au-dessus du brasier où parfois des gouttes d'eau tombaient du faite de la cheminée et grésillaient sur les charbons noircis. Le temps devenait de plus en plus affreux ; Vivant écoutait machinalement les lointaines rumeurs de la rivière grossie par la fonte des neiges, le ruissellement de l'averse contre la vitre, la plainte de la bise dans le corridor. En dépit du contentement qu'il éprouvait à se sentir bien au chaud et bien à couvert, l'universel déluge du dehors l'imprégnait d'une sourde mélancolie. Le vent d'autan qui soufflait par rafales lui apportait parfois la sonnerie des carillons de fête. Involontairement l'oncle prêtait aux tintements des cloches d'église une oreille plus attentive et, bien qu'il fût peu sentimental, cette musique réveillait en lui les souvenirs longtemps endormis de son adolescence et de sa première jeunesse, — alors que son frère Arsène et lui étaient encore unis comme les doigts de la main, et animés l'un pour l'autre d'une chaleureuse affection. Jadis, assis côte à côte au coin du feu, ils écoutaient les carillons qui, par intervalle, semblaient descendre du ciel par le tuyau de la cheminée, et ils se pourléchaient d'avance des surprises joyeuses que leur promettait le réveillon... Peu à peu, descendant ainsi la pente des souvenirs,

l'oncle Vivant sentait la dure écorce de son cœur s'amollir aux sons des cloches envolées. Il se rappelait les beaux dimanches de décembre pendant lesquels il allait avec son frère patiner sur la glace des prairies inondées. La profonde vibration des sonneries évoquait plus vivement l'image de ce « cadet » plein de fougue, d'entrain et de bonne humeur, et Vivant ne pouvait s'empêcher de trouver une étonnante ressemblance entre la lointaine image d'Arsène adolescent et la brave et fière mine de ce jeune Martial auquel il devait la guérison de son entorse...

Ainsi doucement, insensiblement, de même que la neige fondait dans la campagne ruisselante, un miraculeux dégel s'opérait dans l'âme jusque-là inflexible de l'oncle Tupin...

\* \*

Virginie n'avait rien exagéré. Après avoir déjeuné avec des camarades, lorsque je rentrai chez nous, je tombai au milieu d'une famille en désarroi. Ma mère et notre servante faisaient la navette entre les mansardes et la cour, pour vider au puisart les « vasots » et les seaux pleins d'eau pluviale ; tandis que mon père, vêtu d'un vieux caoutchouc,







replaçait les ustensiles sous les gouttières. Les jupes trempées des deux femmes dégoulinèrent dans l'escalier; les plafonds du premier étage s'humectèrent sous l'infiltration des flaques qui se formaient sur le plancher du grenier et, dans l'annexe qui servait de salle à manger, des rigoles rendaient la pièce inhabitable. A l'aspect de cette maisonnée où tout le monde perdait la tête, je me hâtai de changer de toilette et de me mettre à la besogne. Vers quatre heures, nous étions tous quatre dans la petite cour, occupés à vider les seaux, quand un bruit insolite attira notre attention vers la porte mitoyenne, close depuis tantôt vingt-cinq ans. On entendait grincer la serrure rétive et les verrous glisser bruyamment hors des anneaux rouillés. Tout-à-coup l'huis roula sur ses gonds et Vivant Tupin en personne se montra sur le seuil... Nous étions si ahuris par cette apparition inattendue, que nous restâmes tous les quatre, bouche bée et les yeux écarquillés, comme en face d'un spectre.

— Eh! bien, quoi? dit mon oncle d'une voix un peu étranglée, quand vous me regarderez comme un épouvantail...

Mon père revint le premier de sa surprise et répliqua avec amertume :

— Ha! ha!... Vous venez assister à nos misères... C'est comique, n'est-ce pas, et tout à fait digne de votre curiosité?

— Arsène! protesta son aîné gravement, ne fais pas la mauvaise tête... Je ne suis pas si méchant diable que j'en ai l'air... Ton garçon, ajouta-t-il en se tournant vers moi, m'a rendu service l'autre semaine en m'empêchant d'être estropié pour le restant de mes jours, et sachant vos tracas, je viens à mon tour vous offrir mon aide.

— Vous? murmura sceptiquement mon père.

— Oui, moi, sacredieu!... Alors, cadet, mets ta

rancune dans ta poche, de même que j'ai mis la mienne au rancart. Oublions nos bisbilles et embrassons-nous, mon camarade!

En même temps il ouvrait les bras avec une sincérité si cordiale et communicative que mon père, violemment ému, s'y précipita tout d'un élan.

Ils se tinrent embrassés un bon moment et le spectacle de cette réconciliation inespérée remplit nos yeux de larmes.

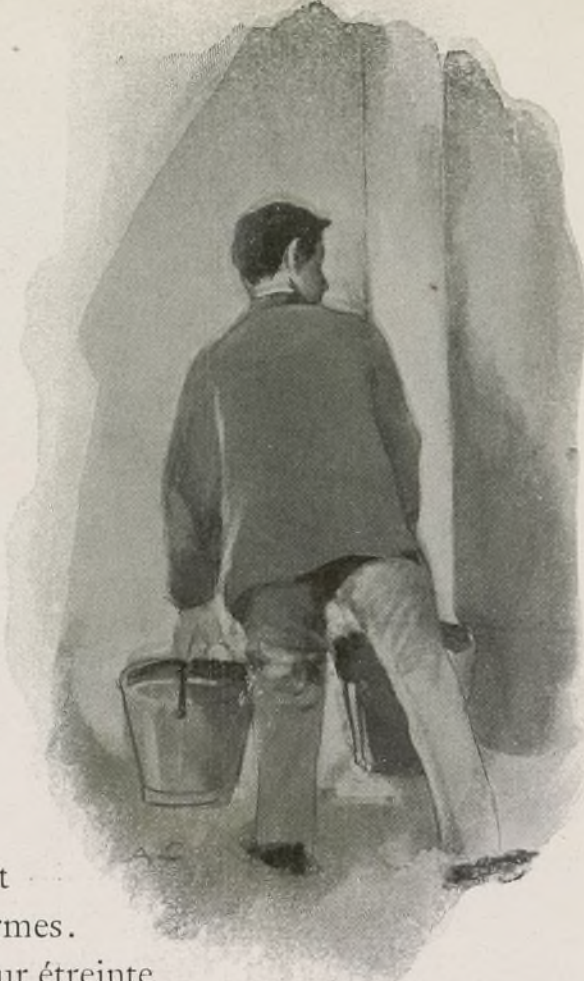
Quand leur étreinte se fut dénouée, Vivant Tupin reprit :

— Ouf!...

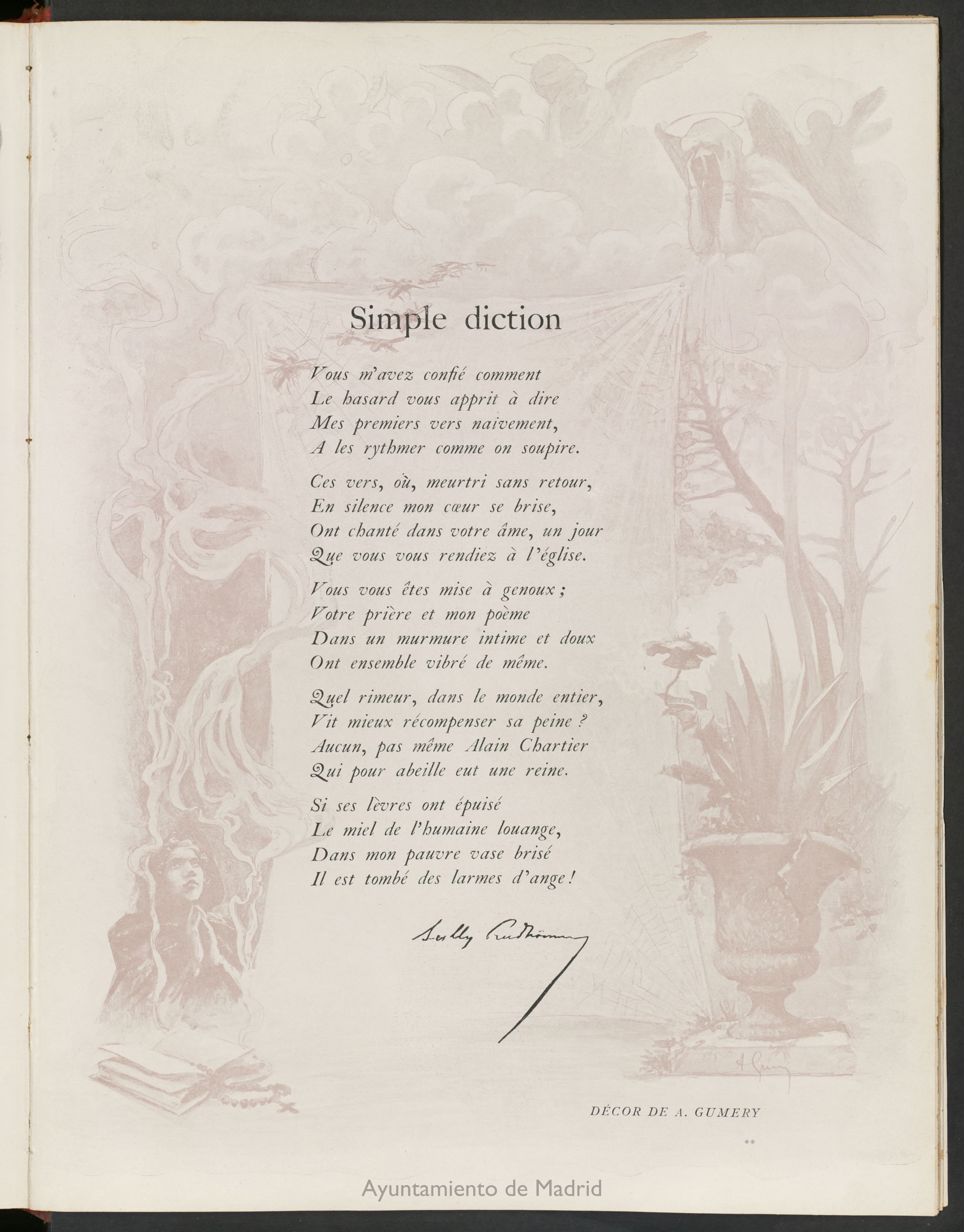
Voilà de bonne besogne!... Virginie va donner un coup de main à votre servante, tandis que vous viendrez, vous autres, vous sécher chez moi devant une flambee. Puis, Madame Arsène, comme vous avez eu d'autres chiens à fouetter que de vous occuper de cuisine, vous me ferez l'amitié de renverser la marmite, et nous *recinerons* (réveillonnerons) ce soir, tous ensemble avec ma fille Colette... Voici (en me tapant sur l'épaule) voici un gaillard qui ne sera pas fâché de renouveler connaissance avec sa cousine, je vous en fiche mon billet!...

Cette même nuitée, au branle-bas des cloches qui carillonnaient pour la messe de minuit, nous nous retrouvâmes autour de la table de l'oncle Vivant. Ce fut une belle fête. Nous trinquâmes à la réconciliation en dégustant un vin pineau de derrière les fagots. Jamais nuit de Noël ne me parut si délectable que cette veillée passée auprès de Colette, dont les fins yeux noirs me grisaient plus délicieusement que le vieux vin du pays, tandis que d'un ton espiègle elle me demandait si j'avais conservé son bouquet de violettes...

ANDRÉ THEURIET







## Simple diction

*Vous m'avez confié comment  
Le hasard vous apprit à dire  
Mes premiers vers naïvement,  
A les rythmer comme on soupire.*

*Ces vers, où, meurtri sans retour,  
En silence mon cœur se brise,  
Ont chanté dans votre âme, un jour  
Que vous vous rendiez à l'église.*

*Vous vous êtes mise à genoux ;  
Votre prière et mon poème  
Dans un murmure intime et doux  
Ont ensemble vibré de même.*

*Quel rimeur, dans le monde entier,  
Vit mieux récompenser sa peine ?  
Aucun, pas même Alain Chartier  
Qui pour abeille eut une reine.*

*Si ses lèvres ont épuisé  
Le miel de l'humaine louange,  
Dans mon pauvre vase brisé  
Il est tombé des larmes d'ange !*

*Sully Prudhomme*

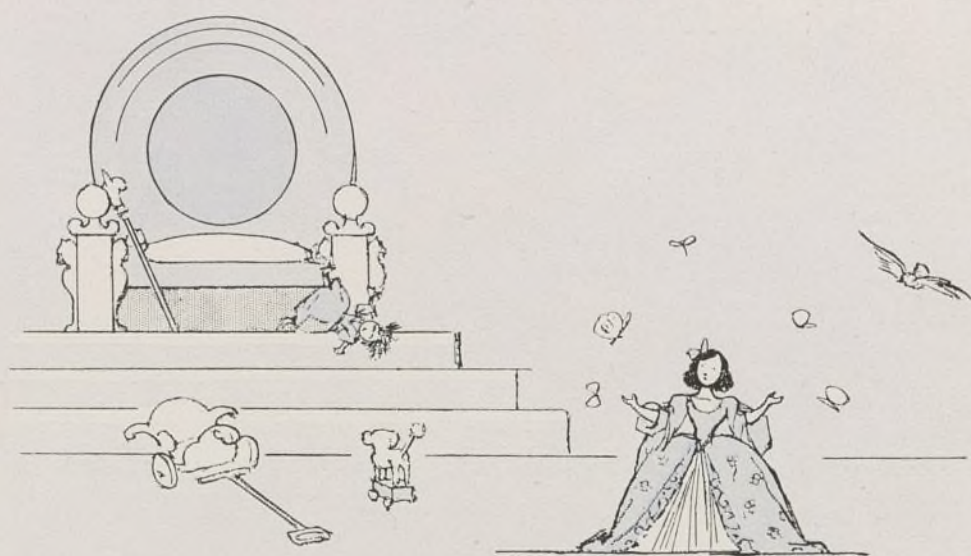
DÉCOR DE A. GUMERY

\*\*\*



# la princesse Minutie et le roi Floridor.

CONTE DE FÉES DE CAYLUS



IMAGE

PAR A. DEVAMBEZ

Il y avoit une fois un roi & une reine qui moururent assez jeunes, & qui laissèrent un fort beau royaume à la princesse leur fille unique, qui n'avoit alors tout au plus que treize ans. Elle s'imagina qu'elle savoit régner, & tous ses bons sujets se le persuadèrent aussi, sans trop savoir pourquoi; cependant c'est une profession qui ne laisse pas d'avoir sa difficulté.

Le roi & la reine eurent du moins en mourant la consolation de laisser la princesse leur fille sous la protection d'une fée de leurs amies. Elle s'appeloit Mirdandenne : c'étoit une très-bonne femme; mais elle joignoit au défaut de se laisser prévenir, celui de n'en jamais revenir. Quant à la petite reine, elle étoit si petite, qu'on l'avoit appelée Minutie.

Voilà donc ce beau royaume gouverné par la prévention & par la minutie. Jamais la princesse n'avoit été corrigée du goût qu'elle témoignoit pour les bagatelles; ce fut pour elle qu'elle inventa ces petites étrennes, tous ces colifichets qui, depuis, nous ont accablés.

Cette princesse signala la grandeur de ses idées par un trait que je choisis entre mille. Elle ne voulut pas garder pour général de ses armées, & même elle exila de sa cour un vieillard recommandable par les services qu'il avoit rendus à l'état. Et pourquoi? Parce qu'il étoit venu chez elle avec un chapeau bordé d'argent, dans le même-temps qu'il portoit un

habit galonné d'or. Elle trouva qu'un homme capable d'une telle négligence à la cour, feroit aussi très-capable, par la même raison, de se laisser surprendre par l'ennemi. Le discernement qu'elle se flatta d'avoir montré dans cette occasion, & la solidité que la fée trouvoit dans ses plus petites idées, auroient dérangé une tête bien plus forte.

Assez près de ce grand pays il y avoit un petit royaume, mais si petit, que je ne fais à quoi le comparer. Une reine mère l'avoit long-temps gouverné au nom du prince Floridor; mais cette bonne reine mourut. Floridor, le fils le plus tendre que l'on ait connu, ressentit vivement cette perte, & conserva toujours la reconnaissance des obligations qu'il lui avoit. Une des plus grandes étoit une éducation parfaite, la plus parfaite, la plus dure du côté du corps, ce qui l'avoit rendu aussi robuste que dispos; & la plus douce du côté de l'esprit, ce qui lui en avoit donné les agréments & la solidité. Ce jeune prince étoit beau & bien fait. Il gouvernoit sagement, sans abuser d'une autorité despotique. Ses desirs étoient réglés; en un mot, il eût été un particulier aimable. Ses sujets l'adorent, & les étrangers qui passoient à sa cour convenoient qu'il eût fait le bonheur du plus grand des empires : mais ce que l'on ignoroit, c'est qu'il devoit à une Fourmi charmante un aussi grand nombre d'avantages. Elle s'étoit attachée à lui dès son enfance. A la mort de la reine, la bonne Fourmi fut la seule consolation à laquelle il pût avoir recours. Il ne faisoit aucune démarche sans aller auparavant consulter la Fourmi dans un bois des jardins du palais, qu'elle avoit choisi pour sa résidence. Souvent il abandonnoit sa cour & les plaisirs pour aller chercher sa conversation.





Aucune saison ne l'empêchoit de paroître à ses yeux, & quelque rigoureux que pût être l'hiver, elle sortoit toujours de la fourmilière la mieux réglée qui fût à cent lieues à la ronde. Elle lui donnoit des conseils aussi remplis de prudence que de sagesse. L'on conçoit aisément que la jolie Fourmi dont nous parlons, étoit une fée; son histoire arrivée il y a plus de sept mille ans, se trouve rapportée l'an vingt-deux mille du monde, à la page quatre cent soixante du volume de cette année. Il eût donc été aisé à la Fourmi de donner au roi qu'elle aimoit quelques royaumes; les fées en disposent à leur fantaisie : mais la Fourmi étoit prudente, & la prudence conduit toujours à la justice. Ce n'est pas qu'elle ne souhaitât avec ardeur l'avancement de Floridor; mais elle vouloit qu'il n'employât pour l'obtenir que des moyens qui pussent flatter la véritable gloire qu'elle avoit imprimée dans son cœur. La Fourmi est naturellement patiente; elle attendit donc les occasions de mettre dans tout leur jour les vertus de son élève. La conduite de Minutie, & la prévention de Mirdandenne, lui en fournirent bientôt les moyens. L'on apprit que le feu de la révolte s'étoit allumé dans le grand royaume de Minutie. Quand cette nouvelle eut été confirmée par toutes les gazettes, la bonne fée Fourmi voulut que le roi Floridor partît avec un simple écuyer pour aller secourir la reine sa voisine. Elle le rassura sur le gouvernement de ses états pendant son absence, en lui promettant de ne les point abandonner. Elle ne lui donna en partant qu'un franc moineau, un petit couteau, que l'on appelle communément une Jambette, & une coquille de noix. Les présents que je vous fais, lui dit-elle, vous paroissent médiocres; mais soyez tranquille avec eux, ils vous serviront au besoin, & j'espère que vous vous en trouverez bien. Il lui promit sans peine une confiance qu'elle avoit bien méritée dans son esprit; et quand il lui eut fait de tendres adieux, il se mit en chemin, regretté de tout son petit peuple, comme s'il eût été le frère, le fils, ou l'ami de chacun de ses sujets.

Il arriva dans la capitale des états de Minutie; il la trouva toute en rumeur, parce que l'on venoit d'apprendre qu'un roi voisin s'avançoit à grandes journées, suivi d'une des plus terribles armées. Il venoit à dessein de s'emparer du royaume. Floridor apprit que la reine s'étoit retirée dans une maison délicieuse qu'elle avoit auprès de sa capitale, où tous les colifichets brilloient à l'envi. Cette retraite avoit cependant un motif; elle vouloit méditer bien sérieusement, & décider sans être interrompue, si les troupes que la fée avoit ordonné qu'on levât pour s'opposer à l'usurpateur, porteroient ou des cocardes bleues ou des cocardes rouges. Cependant la reine avoit alors vingt ans. Le roi Floridor s'étant informé du chemin qui conduisoit à cette maison de campagne, y courut avec empressement. Sa belle figure prévint Mirdandenne en







André  
Devambez.

Ayuntamiento de Madrid





André  
Devamberg

fa faveur. Le compliment qu'il fit à la reine & à elle ne fit qu'augmenter la bonne opinion que son abord avoit inspirée, & les offres de ses services furent d'autant mieux reçues, que l'état étoit dans une situation fort embarrassante. Minutie parut charmante à Floridor. Dès ce moment le roi en devint éperdument amoureux; pour lors le zèle & cette vivacité toujours inséparables de l'amour éclatèrent dans ses discours & dans ses actions, comme il brilla dans ses yeux; & ce fut avec un soin extrême qu'il se mit au fait de la situation présente des affaires. Il voulut avoir recours au pouvoir de la féerie; mais l'aveugle prévention de Mirdandenne l'avoit engagée depuis long-temps à donner sa baguette à Minutie, dans le dessein de la divertir, & cette princesse en avoit fait un usage si prodigieux, qu'elle étoit usée, & qu'elle n'avoit plus de force ni de vertu, sur-tout pour les choses sérieuses. Floridor alla dans la capitale; mais il ne trouva ni fortifications, ni munitions.

Cependant l'usurpateur approchoit de plus en plus. Floridor ne vit qu'un rival dans la personne du roi ennemi; & ne trouvant aucune ressource, il fut obligé de proposer à la reine le parti de la fuite, en lui offrant fièrement un asile dans ses états. La prudence lui conseilla alors un parti que son courage démentoit, mais il s'agissoit de sauver une princesse malheureuse; cependant il ne fit cette proposition qu'aux conditions de revenir lui-même s'exposer à tous les dangers, & faire tous ses efforts pour rendre à la reine un trône qui lui appartenait



aussi légitimement, tout aussi-tôt qu'il auroit mis sa personne en sûreté dans son petit royaume. Mirdandenne convaincue par tout ce que le roi lui représenta, accepta la proposition du prince, & la reine ne consentit au départ, que lorsqu'on lui eût promis que le cheval dont elle devoit se servir pendant le voyage auroit un harnois couleur de rose, & que Floridor ne lui eût fait présent du moineau que la fée lui avoit donné en partant. L'oiseau fut bientôt donné; mais quoique le départ pressât, il fallut attendre que l'on eût fait venir de la ville un harnois de cheval, tel que la reine le désiroit; il vint enfin, & Floridor & Minutie sans autre suite que Mirdandenne, prirent la route des états du roi. Floridor étoit enchanté de



conduire Minutie chez lui, & d'imaginer qu'il étoit utile à ce qu'il adoroit ; être amoureux & voyageur, ce sont des choses qui souvent en font beaucoup dire ; Floridor en annonçant la petiteesse de ses états, dont il rougissoit quelquefois, ne put se taire des obligations qu'il avoit à la bonne Fourmi ; cependant en venant au détail de son départ, la noix, le petit couteau & le moineau parurent à la reine des préfens fort singuliers. Elle eut envie de voir la noix, le roi la lui donna sans peine ; d'abord qu'elle fut entre ses mains, elle s'écria : bons dieux ! qu'est-ce que j'entends ; elle prêta l'oreille avec plus d'attention, & pour lors elle dit avec une surprise mêlée de curiosité : j'entends (mais distinctement) des petites voix d'hommes, des hennissements de chevaux, des trompettes, enfin un murmure fort singulier ; voilà la plus jolie chose du monde, continuait-elle ; dans le temps que le prince étoit occupé lui-même de ce qui faisoit l'amusement de ce qu'il aimoit, il aperçut les coureurs de l'armée des révoltés, prêts à le joindre, & par conséquent prêts à les arrêter ; pour lors dans ce péril, par un mouvement machinal, il cassa la noix, & il en vit sortir trente mille hommes effectifs, tant cavalerie, infanterie, que dragons, avec l'artillerie & les munitions nécessaires. Il se mit à leur tête ; & faisant face à l'ennemi, il fit (sans jamais se laisser entamer) la plus belle retraite du monde ; il s'empara par ce

moyen des montagnes qui se trouvoient sur son passage, & sauva la reine des mains de ses fujets révoltés. Après cette belle manœuvre de guerre, qui ne laissa pas d'être fatigante, & l'alarme du danger que la reine avoit couru, ils se reposèrent quelques jours sur la montagne ; mais comme tout le pays étoit en armes, en avançant pour continuer leur route, ils aperçurent une autre armée bien plus nombreuse que celle qu'ils avoient évitée, & qu'ils ne pouvoient attaquer sans témérité. Dans cette cruelle situation, la reine lui demanda le petit couteau que la Fourmi lui avoit donné, pour s'en servir à quelque bagatelle dont elle s'amusoit ; mais trouvant qu'il ne coupoit pas à sa fantaisie, elle le jeta, en disant : voilà un plaisant couteau ; aussi-tôt qu'il eut touché la terre, il fit un trou très-considérable ; le roi fut frappé du talent de sa Jambette, & sur le champ traça tout autour de la montagne des retranchements profonds qui la rendoient imprenable ; quand cette opération fut faite, & qui ne l'occupa que le temps nécessaire pour en faire le tour, le moineau dont il avoit fait présent à Minutie prenant son vol, faisoit le sommet de la montagne ; & battant les ailes, s'écria d'une voix terrible : laissez-moi faire, vous allez voir beau jeu ; sortez tous de dessus la montagne, marchez à l'ennemi, & ne vous embarrassez de rien. Il fut obéi sur le champ, & le moineau enleva





la montagne tout aussi facilement qu'il auroit fait un brin de paille, & parcourant les airs, il la laissa tomber sur l'armée ennemie, dont il écrasa, sans doute, une grande partie; le reste prit la fuite, & laissa le passage libre. Le prince, qui n'étoit occupé que du désir de voir la reine en sûreté, souhaita de pouvoir se livrer à la vitesse de ses chevaux; mais comme une marche d'armée conduit nécessairement à la lenteur, il eût bien voulu qu'elle se trouvât rentrée dans sa coquille; à peine en eût-il formé le souhait, qu'en effet elle s'y trouva renfermée; il la remit dans sa poche, ils arrivèrent dans le petit royaume, où la bonne Fourmi les reçut avec les marques de la plus pure amitié.

Quand Floridor eut donné tous ses soins pour que Minutie fût à son aise, & qu'elle ne manquât de rien dans son palais, il ne songea plus qu'à son départ, d'autant plus aisément, que l'amitié de la bonne Fourmi le rassuroit sur tout ce qui pouvoit regarder la reine. Pendant le voyage qu'il venoit de faire et le peu de temps qu'il avoit passé dans ses états, il eut la liberté de faire à Minutie l'aveu d'un amour qu'elle eut la douceur de se laisser persuader; enfin il fallut se séparer, leur adieu fut tendre, & Floridor partit sans aucun secours que celui d'une lettre de Minutie, adressée à tous ses bons & fidèles sujets, par laquelle elle leur demandoit d'obéir au roi Floridor en tout ce qu'il leur ordonneroit.

La bonne Fourmi ne lui donna ni la noix, ni le petit couteau qui lui avoient été remis à son retour; la reine voulut seulement qu'il reçût de ses mains le moineau qu'il lui avoit donné, en le priant de le porter toujours sur lui, aussi bien qu'une écharpe de nœpareille qu'elle avoit fait elle-même. Le roi suivit exactement la même route qu'il avoit tenue pour conduire la reine, non seulement parce que les amans sont touchés de revoir les lieux embellis par ce qu'ils aiment, mais encore parce que c'étoit le chemin le plus court. Lorsqu'il fut auprès de la montagne transplantée, le moineau s'éleva dans les airs, partit pour la prendre avec la même facilité que celle

qu'il avoit employée quelques jours auparavant, & la reporta dans le même endroit qu'elle habitoit auparavant. Le moineau faisant usage de la terrible voix dont il savoit se servir quand il le vouloit, dit à tous ceux qui s'étoient trouvés enfermés sous la montagne : *soyez fidèles à Minutie, faites ce que le roi Floridor vous commandera de sa part*, & pour lors ce singulier moineau disparut; la montagne étoit creusée; ainsi tous ceux qui se trouvèrent pris, étoient comme sous une cloche; il ne leur manqua rien pendant le temps qu'ils y furent renfermés; tous les soldats & les officiers qui revoyoient le jour avec un si grand plaisir, frappés de ce qu'ils venoient d'entendre, coururent en foule au devant de Floridor, dont la belle figure étoit intéressante; & le regardant comme un dieu, ils le voulurent adorer. Le roi touché de leur obéissance & du nouveau ferment de fidélité qu'ils jurèrent entre ses mains, pour leur légitime reine, reçut leurs respects, & non leur adoration, après leur avoir montré la lettre dont il étoit chargé. Il fit la revue de cette armée, il en choisit cinquante mille des plus beaux, & de ceux dont la bonne volonté fait toujours réussir les projets des généraux. Il établit dans son armée une discipline très-exacte dont il étoit l'auteur & l'exemple, & ce fut avec ces troupes qu'il rendit invincibles, qu'il défit les troupes innombrables d'un usurpateur qu'il tua lui-même dans un des derniers combats. Sa mort rendit à Minutie un royaume qu'elle avoit absolument perdu.

Floridor parcourut toutes les provinces de ce grand état, & rétablit l'autorité de Minutie qu'il vint retrouver.

Mais quel changement ne trouve-t-il point dans le caractère & dans l'esprit de cette jolie reine? Les conseils de la bonne Fourmi, & plus que tout, l'amour & l'envie de plaire & d'être digne de Floridor, l'avoient corrigée. Elle fut honteuse d'avoir toujours fait de petites choses avec de grands secours, pendant que son amant en avoit fait de si grandes avec de si petits. Ils se marièrent & vécurent heureux.

CAYLUS





# BARCAROLLE

POUR PIANO

Autographe musical inédit de M. GABRIEL FAURÉ

*Allegretto moderato*

*cresc.*

*m.f.*

*cresc.*

*poco rit.*

*sempre cresc.*

*a tempo*

*dolce*



Handwritten musical score for piano, consisting of 12 systems of staves. The notation includes complex chords, arpeggios, and melodic lines. The score is written in a single system of staves, with the right hand (treble clef) and left hand (bass clef) parts clearly distinguished. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, accidentals, and dynamic markings.

Key markings and annotations include:

- loco* (twice)
- poco rit.* (a little ritardando)
- a tempo* (return to tempo)
- molto* (very much)
- ad.* (ad libitum)

The signature *Ernest Hain* is visible at the bottom right of the page.





*Reproduction interdite*

Le duc JEAN DE BERRY, frère de CHARLES V, achète des objets d'art pour sa collection

Peinture de F. CORMON, Membre de l'Institut









Calme, désolé, hostile à tout ce qui vit, le désert règne dans une solitude jalouse. Dans la zone la plus brûlante de son immense étendue, au centre de son mystère jaune, une citadelle formidable s'appuie à des rochers gris. Au pied, la gueule sifflante d'un gouffre, vomit des torrents de lave qui s'épanchent en un morne et sombre lac. Trois fantômes errent sur ses bords : la Peste, la Soif, l'Angoisse. Le sable autour, grouille d'insectes parmi lesquels filent les salamandres agiles et les scorpions inquiets.

Seigneur de l'épouvante, le démon Siroco marche à grandes enjambées au milieu de ses familiers. Malheur à ce qui trouble en ce moment le cours inquiet de ses pensées ! Une de ses plus fidèles hyènes s'obstine à se fourrer dans ses jambes : un coup de corne l'envoie rouler au lac bouillant ; son cri d'agonie impose silence à la meute qui se sauve en boitant.

Siroco est inquiet de son prisonnier le jeune prince Zéphyr, dit Toto, son propre petit neveu. Le démon a le cœur débordant de rancune : M. le Vent, M<sup>me</sup> la Pluie et autres faces-du-nord, auront à compter avec ses perfides vengeance... Zéphyr l'étourneau servira d'otage ! mais encore faut-il qu'il vive !... et son prisonnier a la double imbécillité d'être amoureux et mourant. Que faire ? Il ne veut pas lui rendre la clef des champs et ne peut pas le laisser trépasser... Ayant ainsi médité, le démon Siroco voua sa queue à tous les diables et s'élança furieusement dans l'immensité jaune.

\* \*

Secoué par les cinglements de sa queue, le sable s'anime, ondule, se creuse et jaillit comme les vagues furieuses de la

Très-Verte. Mais voici venir, lancé au trot bondissant de son coursier arabe, un cavalier qui file, file comme l'éclair :

— Attends un peu ! ricana le démon. Mais l'autre se dressa sur ses étriers :

— A moi ! à moi, Siroco !

C'est l'ami du démon : Kiki, le bédouin pillard ; il arrive, met pied à terre. Siroco demande en bourrant sa pipe :

— Tu veux quelque chose de moi ? Tu arrives à point.

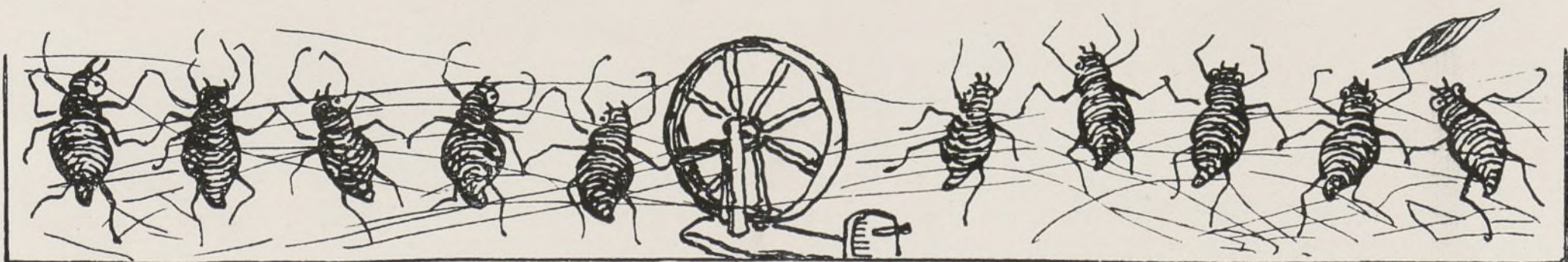
— On m'a volé ma petite fille, ma bien-aimée Anou : que la foudre écrase les hommes blancs ! Que la peste leur gangrène les membres !

— Compte sur moi ! dit Siroco. Puis ayant bourré et allumé sa pipe il en tira une bouffée, en remarquant :

— Les enfants, ça ne sert qu'à occasionner des embêtements. Viens, nous en causerons.

\* \*

Au creux des rochers gris, les araignées ventruës tissent les suaires aériens où viennent étourdiment se faire prendre des chauve-souris. Mais là-haut, vers le faite, un chant doux et triste se fait entendre. Les araignées, charmées par la musique, montent en procession jusqu'à ce qu'elles atteignent





l'énorme paroi de cristal, mur transparent derrière lequel le prisonnier regarde le désert jaune. C'est justement nuit de sabbat, chacun brode son couplet sur l'accompagnement diabolique du gouffre qui hurle. Les vipères sifflent, les hyènes hoquètent d'un affreux rire, les vautours en tournoyant, heurtent à grands coups d'ailes le mur de cristal... Qu'il est pâle le jeune visage collé de l'autre côté! Ses yeux agrandis d'horreur contemplent la fête... Les djinns moqueurs et les honteuses goulas chevauchent des sauterelles monstrueuses, parmi la pluie des étoiles filantes. Zéphyr halète de fièvre chaude... il croit sentir le roc bouger sous lui... tout en bas les trois gardiennes tournoient follement, leurs draperies soulevées laissent paraître les araignées qui leur sucent le cœur, l'Angoisse tend ses bras velus vers le prisonnier... adieu la vie! adieu Rosée!... le rocher penche, craque, et...

\* \*

— Enfin! il respire, dit entre ses dents le bédouin Kiki.

— Où suis-je? murmure Toto, ouvrant des yeux effarés, toi qui me soutiens, n'es-tu pas celui qui me vendit à l'oncle?

— C'est moi qui t'ai livré. Mais c'est moi aussi qui ai obtenu de t'amener ici. Regarde! tu auras ici l'air, l'eau, la verdure. Cette oasis fait partie du Royaume-Brûlant.

— Suis-je libre?

Le bédouin étend la main vers l'immensité aride du désert, qui entoure la petite île de verdure. Toto regarde la face implacable du bédouin, il sent la cuisante douleur de ses ailes brûlées, il comprend et se tait.

### Le Chœur des Souffles



### Royaume d'En-Haut

— Soufflons! soufflons! gonflons nos joues! l'air est tout engourdi d'immobilité. Au bruit de nos ailes éveillons l'indolente dame Brise. Quel butin de pétales monte jusqu'à nous! Soufflons! soufflons! sur la valse échevelée des fleurs, lutinons les insectes d'or affolés de parfums. — Comme il se penchait sur l'abîme bleu, un petit souffle inquisiteur donna soudain l'alarme :

— Le maître!

Dans l'envolée coutumière de fleurs, de plumes, de branches arrachées, M. le Vent d'un élan furieux atteint le « Royaume-d'en-Haut ». L'aile fière des aigles tournoie et plane un instant autour de lui, puis redescend, en bas, si bas, sur terre. Ses sourcils rapprochés en une seule barre au-dessus du nez violet, le Maître se balance, se gonfle, soupire et regarde flamber dans l'espace l'astre aveuglant de lumière.

— Tu aimes la princesse Rosée, donc tu as pouvoir sur elle? demande Kiki, elle et sa mère M<sup>me</sup> la Pluie, ont ensorcelé ma petite Anou : consens à les attirer, livre-les-moi et je te fais libre, je me moque du Siroco!

— Jamais! dit Toto avec indignation.

— C'est bien, quand tu seras décidé, tu m'appelleras; au revoir!

\* \*

— Emprisonné! sans moyens d'évasion. Au moins la prison est ici charmante; il y a des oiseaux dans les arbres, les acacias dorés embaument la violette... est-ce que le reste n'aurait été qu'un affreux cauchemar? Mais voilà que Toto tressaille encore. Là-bas, appuyé au grand sycomore, un fantôme aux ailes flasques, aux lèvres rongées, l'épie. Dans cette forme immobile, le regard luit et pèse. Oh! comme il pèse lourd au front du prisonnier. Il a reconnu la gardienne, l'Angoisse... Et Toto regrette de se reprendre à vivre, il pense avec remords à sa douce maman, il pense à M. le Vent si bourru et si tendre; il se désespère, sanglote et... s'endort. Cependant la fraîcheur du soir descend sur l'oasis; la nuit si belle au désert allume des millions d'étoiles qui regardent l'endormi.

\* \*

Heureusement! les nuits succèdent aux jours, au désert comme ailleurs. L'air passe alors pur, frais et grisant. Jamais Toto n'a éprouvé un tel bouillonnement de son cerveau. Un soir qu'il songe aux siens, voici qu'un mirage — la féerie du désert — le transporte dans les régions éthérées du Royaume-d'en-Haut. . . . .

— Ouf! on cuit ici!

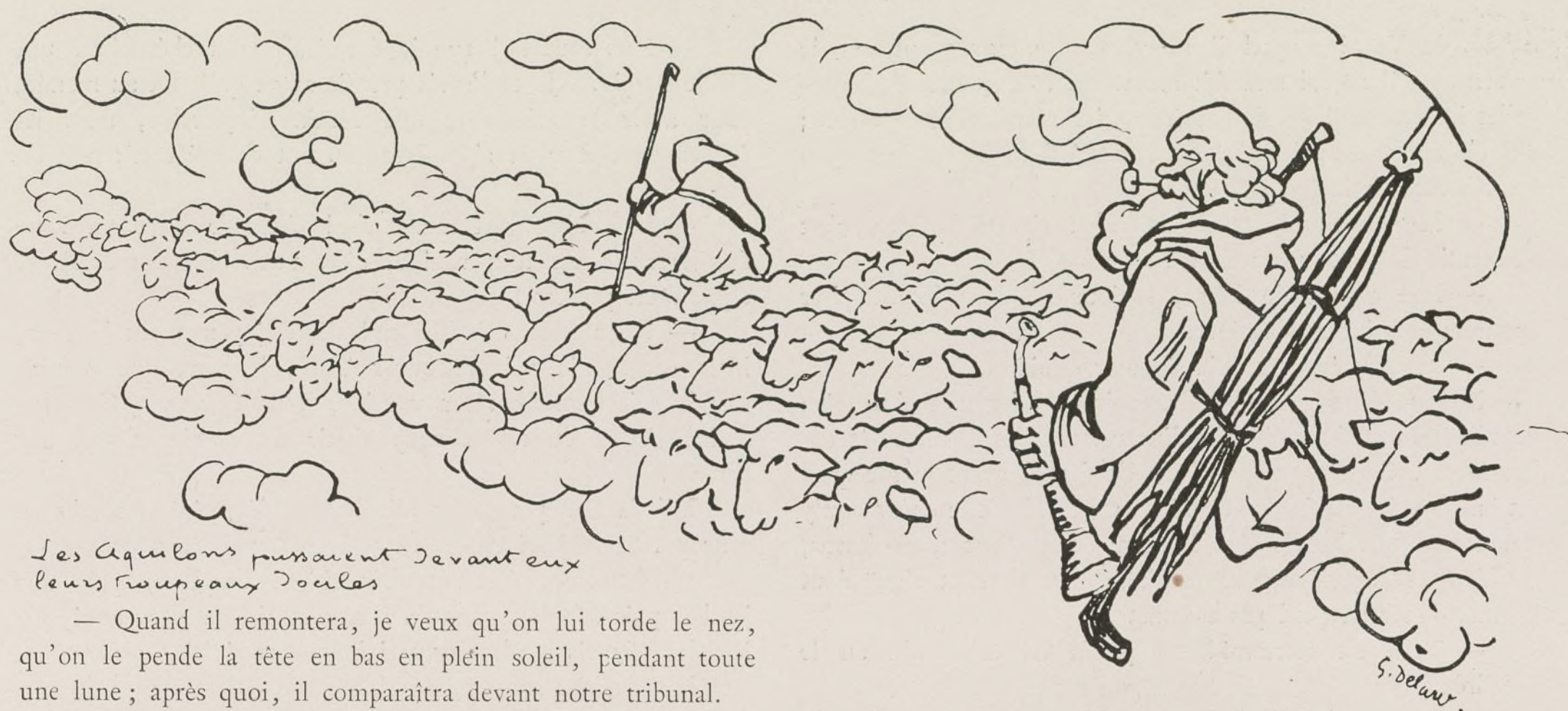
Le cœur des Souffles s'empresse, l'entoure, le rafraîchit de cent petits soufflets actifs; pousse à ses pieds des pantoufles, faites d'ailes de papillons et roule vers lui, en pile, des nuées grises ourlées d'or. Les ayant bousculées à grands coups, M. le Vent s'effondre sur leur masse moelleuse, pour la bonne sieste.

— Entendez-vous ronfler le maître? chuchotent les Souffles. Une compagnie des Vents-coulis nage silencieusement dans l'azur, veillant à tout. L'un d'eux balance une palme en chasse-mouches; par malheur, elle vient effleurer le nez du dormeur, le fait se dresser, bondissant :

— Et ce sacré Courant-d'air, l'avait-on enfin revu?

— Non, personne au royaume n'avait entrevu même le bout de son nez fameux.





*Les Aquilons poussaient devant eux  
leur troupeau docile*

— Quand il remontera, je veux qu'on lui torde le nez, qu'on le pende la tête en bas en plein soleil, pendant toute une lune ; après quoi, il comparaitra devant notre tribunal.

Un Soupir gaffeur, risqua la question que tous retenaient :

— Et Toto ? Notre prince est-il retrouvé ?

Heureusement, les camarades replièrent leurs ailes avec un grand bruissement de plumes froissées, qui étouffa l'indiscrétion. Le ciel s'encombrait subitement de nuages noirs semblables à une horde d'hippopotames se pourchassant. M. le Vent se précipita suant, soufflant :

— Qui m'a fichu des colimaçons pareils, circulez ! circulez !

Sous son souffle de rafale, les gros nuages se précipitèrent.

... Où couraient-ils ?... M. le Vent n'en avait cure ! Il épanchait en colère inutile, une grosse peine. Car s'il commandait en maître obéi aux éléments, il ne pouvait dompter son petit dernier, Toto... Toto qui était en fuite avec son serviteur Courant-d'air, tous deux introuvables depuis des lunes, et des lunes !...

— Ouragan, déchaînez-vous ! Cyclone, tourbillonnez ! Ciel ! gronde sur eux de toutes tes entrailles !...

L'excès même de cette belle colère fit qu'elle s'usa. Dans

Enveloppée de gazes aux couleurs tendres, M<sup>me</sup> l'Aurore passait endormie, trainée sur des brouillards argentés. L'essaim des Brises-légères attelées au char l'encensaient de frais parfums, des Souffles imitaient pour elle la chanson des pins, et la litanie discrète des Soupirs, lançaient sur elle des pétales de roses mourantes.

Sachant que son épouse aimait à sommeiller tout le jour, M. le Vent se contenta d'envoyer un gros baiser bruyant à la belle dormeuse :

— La famille, murmura-t-il, la famille, il n'y a que ça de vrai...



*Le prince Mistral*

l'éther, les nues ralentirent leur course, les nouvelles venues glissaient calmement, parées de gris sensibles ; les aquilons poussaient devant eux leur troupeau docile. M. le Vent apaisé fit même un signe amical à son fils aîné, le beau prince Mistral qui passait entouré de son orchestre de cigales, laissant dans son sillon d'élégant, le parfum grisant des orangers... Et voilà que les sourcils détendus de M. le Vent surmontent un bon sourire...



*un doigt sur la bouche*

Et l'idée du petit prince égaré lui revint au cœur, aiguë comme une douleur humaine.

\*\*\*

... Bien qu'elle soit jaune comme un vieux parchemin, M<sup>lle</sup> la Bise vit sous le plafond des nuées grises, afin d'épargner à son teint le vif éclat du jour... Elle file ! en songeant à celui qu'elle attend depuis trois cent mille ans... Par un soupirail filtre un rayon.

— Vraiment, murmure la vieille demoiselle, ce gros soleil est d'une indiscrétion ! Car enfin, j'aurais pu être à ma toilette !

Du soupirail surgit soudain une forme glissante :

— Pst ! pst !

C'est Courant-d'air en personne ! Le valet met un doigt sur ses lèvres, entre prudemment et explique son affaire.

— Mademoiselle voudra bien intercéder pour lui auprès



de M. le Vent? auquel il ne veut se montrer que sur le serment qu'il ne lui sera fait aucun mal. Il apporte des nouvelles importantes! il sait le prince prisonnier de l'oncle Siroco; s'il obtient une audience de sa Majesté il suggérera le moyen de délivrance : intéresser M<sup>me</sup> la Pluie...

— M<sup>me</sup> la Pluie, quelle horreur! riposte la Bise, c'est l'ennemie de toute ma race!...

— Elle cessera de l'être, le jour où le prince Zéphyr épousera la princesse Rosée...

— Zéphyr, épouser qui? épouser quoi?

M<sup>lle</sup> la Bise pensant s'évanouir, — demande des sels; maudit d'une voix nasillarde l'inconstance des éléments et des hommes... Ce Zéphyr auquel on l'a fiancée avant même qu'il fût né, voilà trois cent mille ans! Plutôt mourir qu'y renoncer... Elle bondit dans le salon des audiences, au-dessus, et fait à sa Majesté une scène d'une voix aigre et aiguë dont Courant-d'air ne perd pas un mot :

— Toto est retrouvé! ou plutôt on sait enfin où le prendre!

M. le Vent bondit là-haut, à faire craquer les assises du royaume.

— S'il doit m'être infidèle, qu'il meure!

Alors la voix moqueuse du Vent hurle :

— Plus souvent! que je donnerais mon chérubin à une vieille harpie... Je te l'avais promis avant qu'il fût au monde, pour avoir la paix avec une cousine inplacable, mais les événements, et votre aigre humeur, ont changé cela : tout est rompu!

— Mon blason est sans tache! Celui de la pécote dame de l'arrosoir est tout rouillé, c'est une affreuse mésalliance digne d'un parvenu!

— Nous nous mésallierons! s'écrie joyeusement le Vent, Mais comme je vais retrouver Toto, je veux que tout le monde soit heureux : ma cousine, vous épouserez Courant-d'air! J'aurai du même coup châtié un coquin et casé une parente.

M<sup>lle</sup> la Bise pousse un miaulement désespéré et tombe en syncope. Sa Majesté en profite pour partir en coup de vent.

Prudemment, Courant-d'air risqua un bras, puis une jambe, puis se glissa jusqu'à son « châtiment » évanoui, sur le sol... Jamais il n'avait vu si longue et si laide personne...

M<sup>lle</sup> la Bise soupira, ouvrit un œil qui aperçut Courant-d'air... et son retour à la santé se manifesta par un rude soufflet dont le pauvre Courant-d'air eut la joue toute marbrée.

.....



... Les douces Averses et leurs frères les Grains répandaient sagement l'eau de leurs aiguières, après les avoir emplies au beau lac tout couvert de nénuphars.

— Coulons! versons! Notre Dame se repose...

— Arrosons! arrosons! murmuraient les petits Ondées en époussetant la roche, les mousses et les gazons verts.

L'air était pénétré de senteurs exquis et de fraîcheur. Il aurait fait un peu sombre, si les ruisselets luisants n'avaient éclairé par en bas la « Grotte-verte ».

— On n'y voit goutte ici! s'écria le prince Givre en entrant.

Des chut! chut! retentirent de tous côtés, et les Ondines levant leurs petites mains au-dessus des nénuphars, montrèrent M<sup>me</sup> la Pluie endormie auprès des cascades. Alors le prince Givre alla, sur la pointe des pieds, suspendre aux roches ses girandoles qui se mirent à étinceler comme autant de miroirs. Les grands iris dressèrent leurs têtes empanachées, tâchant de s'y mirer... Tout à coup un grand tumulte venu du dehors, éveilla en sursaut M<sup>me</sup> la Pluie qui soupira :

— Allez voir ce que c'est?

Aussitôt, les demoiselles Giboulées s'élancèrent en gonflant leurs jupes empesées, et tout de suite elles rentraient effarées :

— Monsieur le Vent!

— Monsieur le Vent! gémit la Pluie offusquée.

Et les Ruisselets, au comble de la curiosité, se mirent à jaser :

— Monsieur le Vent? Monsieur le Vent! Monsieur le Vent!!

Le prince Givre n'écoutant que son courage, cingla vers la sortie, suivi de tout l'escadron des Grêles : mais un geste de leur souveraine les arrêta net; sur un second geste, toute la cour se mit au rang que l'étiquette assignait à chacun. La maîtresse de céans, tout en se plaçant respectueusement en arrière de l'ancêtre M<sup>me</sup> de la Glace, se demandait avec inquiétude : « Ai-je au moins les cheveux bien lissés?.. » L'Humidité aux mains vertes ouvrit tout grand le portail d'honneur, et l'on aperçut sa majesté le Vent qui jurait et sacrait, en s'efforçant d'enfiler des gants de cérémonie. Décontenancé par l'attitude si froide de l'Ancêtre, M. le Vent appela à lui son air le plus martial et commença... Mais à cet instant, une des plus fraîches dames du palais, la petite





La petite Douche.

Douche s'élança : pour lui faire honneur, elle précipita au nez du visiteur un jet d'eau parfumée. M. le Vent s'ébroua hors d'haleine, les Aquilons se précipitèrent pour le sécher, toute la cour déplora l'incident et M<sup>me</sup> la Pluie recommençait à pleurer. Mais M. le Vent avait mis ce jour-là ses talons rouges, il se lança vers elle avec bonhomie :

— Madame ce n'est rien... Atchououm!.. si j'ai les yeux aveuglés d'eau... atchoum! c'est moins l'effet de la douche.. atchou! que celui de la peine.. tchou! Et si ça ne vous fait rien, nous nous expliquerons dehors, car.. chou!.. hou!

Toute la cour sortit. Dans les jardins on rejoignit la petite escorte de sa majesté volante.

— Votre maître s'enrhume facilement! remarquèrent les Giboulées.

— Le chagrin excuse bien des choses, répondit un Aquilon.

M. le Vent disait que, prévenu de l'emprisonnement de son enfant, il était prêt à tout, décidé à tout; même à s'allier à M<sup>me</sup> la Pluie puisque leurs enfants s'aimaient.

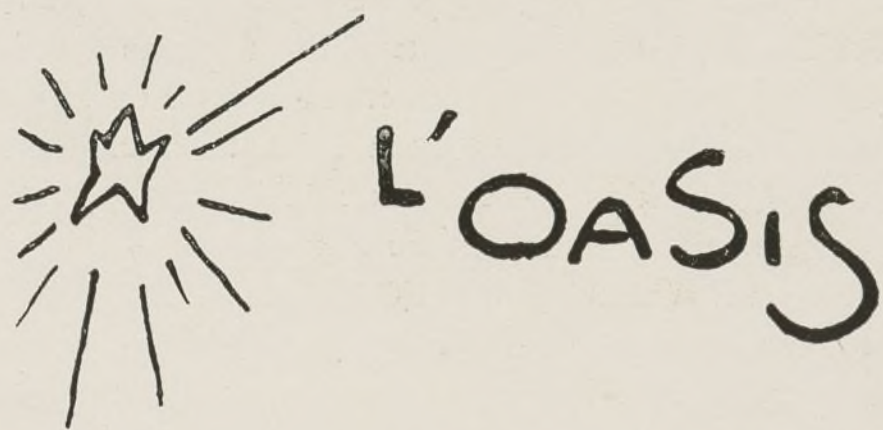
Il venait lui demander de liguer ses forces à celles dont il disposait lui-même. Ensemble ils lèveraient une puissante armée pour aller délivrer le prince Zéphyr et châtier le démon Siroco.

Flattée de la démarche, M<sup>me</sup> la Pluie pleura, en soupirant qu'elle se sacrifiait au bonheur de son enfant. A ce moment même, un rayon de soleil filtra dans les jardins, qui étincelèrent de fraîcheur mouillée. Un coq cria la première heure du jour; mince et légère, la princesse Rosée parut dans un halo de clarté, son arrosoir de cristal en mains. On remarqua que la princesse était pâle et languissante, à force de soupirer. M<sup>me</sup> la Pluie éclata en sanglots et la jeune fille intimidée allait se retirer, quand M. le Vent cria :

— Ne crains rien de moi, ma petite poule, nous allons tous ensemble chercher mon Toto, et je vous fiancerai!

A ces mots, toute l'assistance émue, pleura et soupira d'attendrissement, et . . . . .

La vision s'évanouit dans une bouffée de parfums plus pénétrants et capiteux que tous ceux d'Arabie.



Il semblait cette nuit-là, que le ciel n'eût de regards que pour le prisonnier. Les étoiles brillaient de toutes leurs forces : une entre toutes, — Toto la reconnut pour celles des bergers, — étincelait merveilleusement pure et belle. Toto sentit fortement qu'elle l'appelait, l'attirait... Son cœur se prend à battre avec ivresse, il s'élance, tombe, s'élance encore... et s'écrase de haut, sur son pauvre dos meurtri, aux ailes brûlées.

— Je suis abandonné de la terre et des cieux! s'écrie-t-il.

Et le petit prince initié à la souffrance de ceux qui ne peuvent pas voler en plein azur, ferme les yeux pour ne pas voir ramper vers lui... l'Angoisse qui bouge.

... Une lueur inaccoutumée l'atteint soudain, un rayon miraculeusement vert filtre de l'étoile... D'autres rayons pareils illuminent le désert et lui montrent une caravane proche de l'oasis.

Un pharaon éthiopien plein de majesté se penche sur



Toto : son front est noir comme la nuit, ses yeux très doux, il dit :

— Cette nuit est pleine de prodiges... Qui que tu sois, esprit de l'air ou enfant des hommes : tu souffres! et la souffrance purifie; viens avec nous.

— Où m'emmènerez-vous?

— Nous allons adorer un petit enfant, le roi des rois.

Le prince Toto aperçut alors l'étoile qui les menait. On le mit sur une mule blanche et ils partirent. La nuit, l'étoile allait devant eux; le jour ils se reposaient, et le désert ne leur était pas hostile.





Une nuit, comme ils cheminaient paisiblement, ils entendirent un bruit lointain qui augmenta jusqu'à devenir un fracas assourdissant. Des sifflements aigus firent tressaillir Zéphyr... Plus de doute... C'était l'armée formidable qui s'enfonçait à sa recherche, vers le Royaume-Brûlant. Toto hésita... Irait-il, vers ceux qui voulaient sa délivrance? Mais une honte le retint de se montrer ainsi faible et défiguré, aux regards d'une si puissante assemblée. Il regarda l'étoile qui l'appelait avec force.

— Non! décidément; il ne retournerait pas en arrière.

Il sentit passer au loin le souffle irrité de son père; la Tempête fulminait escortant le Tonnerre qui ébranlait le désert tout entier; le sable se soulevait vainement en vagues énormes, se tordait en cyclones, se creusait en gouffres... la Pluie cinglait, la Grêle crépitait et sur l'armée vengeresse, les ailes démesurément élargies de l'Ouragan, obscurcissaient le feu même des étoiles.

Cependant, comme la caravane approchait des pyramides, un bois d'acacias mêlés de mimosas les accueillit; une belle enfant pensive se penchait vers les fleurs.

— Rosée!...

— Toto!...

Les jeunes gens se contemplent, les yeux pleins de larmes joyeuses. Combien ils se retrouvent différents de la dernière rencontre! plus grands, plus graves... et combien chacun sent la peine de l'autre... Toto n'a pas honte de ses ailes roussies. Rosée a dans les yeux la même petite lumière qui fait ceux du mage éthiopien si doux! Les deux enfants ont à se dire des choses, et puis des choses, en si grand nombre... qu'ils ne

parlent pas. Seulement Toto sauté à terre, prend dans la sienne la main de Rosée, et, conscient de son autorité mâle, l'entraîne :

— Tu viendras avec nous!

Et l'Ethiopien aux yeux si doux murmure :

— Cette contrée est pleine de magie!

\* \*

Ayant marché longtemps encore, ils arrivèrent dans un pays rude composé de quelques rares masures. L'étoile s'arrêta au-dessus de l'une d'elles : les pèlerins étonnés de ne voir ni palais ni temple, distinguèrent une pauvre étable; ils y entrèrent.



Sur de la paille fraîche, enveloppé de langes grossiers, un tout petit enfant souriait. Les habitants de l'étable : un bœuf et un âne le réchauffaient de leur haleine. Par la porte ouverte, des flocons de neige entraient, et l'eau suintait au long du mur. Cependant, le petit enfant souriait divinement, ayant dans les yeux, le miracle d'une étrange lueur verte, tellement douce et tellement pénétrante que l'étable rayonnait d'une majesté inconnue aux dieux mêmes.

L'ayant adoré, l'Ethiopien se retira. Sur le seuil il trouva ses deux jeunes compagnons de voyage occupés à étendre un tapis de fleurs pressées autour de l'étable; il hésita s'il les emmènerait. A ce moment, l'âne se mit à braire doucement; le mage se souvint alors de la parole du prophète : « Les humbles et les petits formeront sa cour. »

H. DAUX-ROLL

